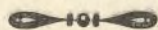


# MODES PARISIENNES.

## Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — ANNE BOLEYN, tableau dramatique, par M. EMPIS, de l'Académie française (1<sup>re</sup> partie). — LAURETTE, ou LE CACHET ROUGE, par M. ALFRED DE VIGNY (suite et fin). — LIBRAIRIE NOUVELLE — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



## MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

C'était un ravissant coup d'œil que celui qu'offrait, jeudi passé, la grande salle ronde à coupole du palais de l'Institut dans laquelle l'Académie française célèbre ses séances annuelles. Les banquettes de velours vert qui forment le rond-point du centre étaient toutes couvertes de femmes jeunes et brillantes, dont la double fraîcheur de toilette et de beauté fait naître sous notre plume la comparaison un peu banale mais si juste d'une corbeille de fleurs. Il y avait là des femmes du plus grand monde, des femmes de ministres et d'ambassadeurs, de belles étrangères, de jeunes et élégantes actrices, les mères et les sœurs des lauréats, toutes parées, toutes rayonnantes; mais ce qui faisait tache en face d'elles, remplissant à mi-partie le cercle éblouissant, c'était, osons le dire sans leur manquer de respect, les membres de l'Institut en frac, en pantalons de couleur, en gilets surannés, et presque tous sans gants! Il est impossible que les *Modes parisiennes* ne protestent pas contre le laisser aller de messieurs de l'Académie française! Quoi! à leur séance annuelle, où ils convoquent toutes les élégances de la France, ils se montrent, eux, dans un négligé de savants et de vieux célibataires! Le bureau, composé de MM. Villemain, de Salvandy et Empis, et trois de ces messieurs étaient seulement en costume; deux costumes seuls étaient irréprochables à l'œil exercé de la fashion: c'était celui de M. Empis et celui de M. Alfred de Vigny, on sentait que la main d'Humann avait passé par là. Du reste, malgré leur *déshabillé*, les académiciens étaient l'objet de bien des regards. On se montrait M. David d'Angers, le grand statuaire; M. le maréchal Vaillant, minis-

tre de la guerre; M. Mignet, l'éloquent historien; M. de Ségur, M. Halévy, M. Babinet, etc., etc., et dans la salle d'autres célébrités: M. Philarète Chasle, M. Paulin Limayrac, M. Jules Favre, l'éloquent avocat, M. Prévault, M. Louis Ratisbonne, dont la traduction du Dante allait être couronnée, M. Leconte de Lisle, qui lui aussi a remporté un prix pour ses *beaux poèmes* antiques dont nos lectrices ont ici même trouvé plus d'un chant inspiré. Le prix remporté par M. de Lisle est le prix fondé par M. de Maillé Latour-Landry. Après une représentation de *Chatterton* qui l'avait vivement ému, M. de Maillé ajouta, le soir même, en rentrant chez lui, un codicille à son testament par lequel il léguait à l'Académie une fondation en faveur d'un jeune poète malheureux. C'est ainsi que le beau drame de M. de Vigny devint la source d'une belle action. M. Villemain a ouvert la séance par un discours qui est le compte rendu des prix décernés dans l'année. Arrivé au grand prix de poésie, qui était le principal intérêt de la séance, il a dit: « Le prix unique était réservé à un poème sous » l'invocation de quelques vers de Byron; là, mes- » sieurs, l'inspiration du talent et de l'étude a renfermé » dans un cadre heureux la variété naturelle du sujet, » et su mêler des traits originaux à une composition » sévère et pure. L'analyse et l'éloge ne sont pas né- » cessaires à cet ouvrage de madame Louise Colet, » plusieurs fois couronnée; le public le jugera par ses » applaudissements, et, pour de beaux vers qu'on doit » entendre lire, le seul panégyriste utile c'est un bon » lecteur. »

Aussitôt M. Patin, d'une voix claire et pénétrante, a fait lecture du poème couronné, dont nos lectrices trouveront un fragment à la fin du journal; les jolies mains ou plutôt les jolis gants de toutes les femmes présentes ont applaudi à cette œuvre d'une femme.

Mais laissons la poésie et revenons à la mode, qui était là brillamment représentée. La comtesse de S., femme d'un académicien, portait une robe de taffetas mais à dispositions de dentelles noires, comme celles que nous avons décrites sur des robes de barège dans notre dernier bulletin, mais au lieu d'être sur les volants les dispositions étaient à plat sur les lés de la jupe et allaient en diminuant de largeur jusqu'à huit centimètres de la taille; sur les basquines et les manches (garnies d'une belle guipure noire) se jouaient les mêmes dispositions. Le corsage était fermé par de pe-



tits boutons en passementerie noirs. Le col et les manches de dessous étaient en merveilleuse guipure blanche. Un mantelet de dentelle noire flottait sur la taille, et un chapeau de paille de riz, orné sur la passe et sous la passe d'aériennes fleurs en plumes bleu de ciel, au feuillage de plumes blanches, tempérait la sévérité de cette toilette d'un goût exquis. La fille de la comtesse de S., placée auprès d'elle, avait une robe de taffetas gris perle avec neuf petits volants découpés à l'emporte-pièce; sur le corsage, décolleté et plat, se fermait un canezou en jaconas blanc brodé au plumetis tout pomponné de nœuds roses. Un chapeau composé de bandes de paille d'Italie et de bouillons de crêpe rose, dans lesquels se cachaient des traînées de petites marguerites blanches; et dont le tour de tête se composait de nœuds roses et de marguerites, encadrait le frais visage de la jeune fille. Les deux robes, de la mère et de la fille, sortaient des ateliers de madame Célestine Quillet. La femme d'un ministre, madame F., portait une robe de gaze de Chine bleu Louise à trois tuniques. Un beau châle de dentelle de Chantilly blanc laissait voir le corsage montant à pointe sans basques; un grand nœud de ruban taffetas du même bleu que la robe flottait sur cette pointe. Les manches étaient à trois bouffants alternés de trois biais doubles; trois nœuds du même ruban que le nœud de la pointe du corsage ornaient ces manches toutes nouvelles. Le chapeau était tout en blonde blanche et en applications de paille à jours; dessous de petits coquelicots mêlés d'épis blonds, comme les applications en paille, se mariaient avec les cheveux noirs de la jeune femme. La maréchale V. avait une robe en grenadine verte unie à cinq volants brodés d'un large feston de soie verte; un châle de crêpe de Chine fond blanc brodé de fleurs et d'oiseaux au mille couleurs cachait le corsage de la robe. Le chapeau aussi était fond blanc tout recouvert de petites blondes blanches et noires et de légères applications de paille; le dessous de tête était en fuchsias roses et blancs. Madame R. Valazé, qui est à la fois une femme d'un esprit charmant et d'une charmante élégance, portait une robe en taffetas noir avec cinq volants au bord desquels était une guipure de deux centimètres de haut. Le mantelet était assorti à la robe, et de belles guipures blanches formaient le col et les manches de dessous. Un des plus merveilleux chapeaux de l'assemblée était celui de madame R. Valazé : la passe était composée de bandes de paille de riz et de blonde blanche à feuilles de groseillier formant entre-deux; le rond de la calotte était formé par une grande étoile en blonde, où les mêmes feuilles se déployaient; sur les côtés riaient deux grappes de fruits : cerises, petits raisins noirs, groseilles rouges et blanches; les mêmes fruits attirants, friands, parfumés, se nichaient dans la blonde touffue du tour de tête. Madame Louise Colet, elle aussi, portait une robe de taffetas noir. Toute la jupe était recouverte d'une tunique de dentelle noire, et sur le corsage décolleté flottait

un canezou aussi en dentelle noire et traverses de ruban de taffetas noir; sur les basquines, et sur les manches de ce canezou étaient deux rangs de petits nœuds du même ruban. Un élégant chapeau en blonde blanche et bandes horizontales de taffetas bleu Louise, garni de primevères roses sous la passe, complétait cette toilette d'un goût sévère, à laquelle quelques bijoux donnaient un cachet artiste; c'étaient : un bracelet à double rang en grosses perles du plus bel ambre, et au-dessus un autre en turquoises et marcassites, et sur l'autre bras un bracelet en camées, surmonté d'un autre en mosaïque d'Italie; une peinture sur ivoire entourée d'aiguemarines composait la broche qui fermait le canezou.

La fille de madame Colet, fraîche enfant de treize ans, avait une robe en mousseline fond blanc parsemée de petits bouquets perses : la jupe avec cinq volants festonnés; le corsage était un canezou blanc sur lequel se drapait un mantelet-écharpe en taffetas noir tout garni de ruches de la maison Couchonnal; — une petite capote en taffetas gris perle, ornée de nœuds roses et de fleurs de pêcher, complétait cette toilette printanière.

Une autre jeune fille placée auprès de mademoiselle Colet portait une robe en léger taffetas écossais bleu et blanc : la jupe avait sur le lé de devant des ruches posées transversalement et formant tablier; — un mantelet de mousseline blanche brodé, et un chapeau de crêpe blanc garni de bluets au tour de tête s'harmoniaient avec cette robe. La sœur aînée de cette jeune fille, mademoiselle Fanny Cheron, qui est déjà un de nos peintres de portraits les plus exercés et dont le beau talent rappelle celui de sa grand'tante, Elisabeth Sophie Cheron, la femme artiste du dix-huitième siècle (dont on peut admirer les beaux portraits, et son portrait à elle-même et fait par elle, au musée de Versailles), mademoiselle Fanny Cheron avait une robe en taffetas rayé blanc et rose : la jupe était à double tunique; le corsage était couvert par un petit mantelet noir aux volants en applications de tulle noir à point de chaînette. Son chapeau était en bandes de paille lustrée et taffetas rose avec des grappes de fruits. Pomone est décidément en vogue pour les coiffures de cette année et tente de détrôner Flore. Nous avons aussi remarqué la toilette d'une très-jolie actrice, qui portait une jupe de popeline fond blanc à grands carreaux écossais. Un châle de crêpe de Chine tout blanc rejeté en arrière laissait à découvert un canezou plat en mousseline, sur les basquines et les manches duquel serpentaient des guirlandes de broderie de Nancy. Le malin visage de la jeune femme s'épanouissait sous une diaphane capote de tulle illusion blanc ornée, par-dessus et par-dessous, de ces frêles fleurs des champs aux mille couleurs que madame Tilman seule sait imiter.

CLÉOPHÉE.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de mode sont interdites en France et dans les pays étran-



gers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

### Détails du Dessin.

**TOILETTE DE FEMME.** — Robe en taffetas vert d'Isly ; la jupe a quatre volants garnis chacun d'une double ruche en taffetas découpée à l'emporte-pièce, la ruche intérieure est du même taffetas que la robe ; la ruche extérieure est d'un vert plus foncé, les mêmes ruches se répètent autour du corsage en bretelles sur le dos, sur les basquines et sur les manches ; quatre nœuds en ruban taffetas flottent sur le devant du corsage, sous les bras, à l'ouverture des basques, et derrière sur la pointe du dos. Cette robe, d'un goût parfait, sort des ateliers de madame Célestine Quillet, ainsi que celle (dans la gravure de notre dernier numéro) en taffetas vert, brodée de grecques en chenille noire, attribuée par erreur du graveur à mademoiselle Chevalier. Fichu à la Vierge et manches de dessous en guipure blanche.

**TOILETTES D'ENFANTS.** *Toilette de petite fille.* — Robe de taffetas blanc et lilas à petits carreaux. Les volants formant tablier et ornant le corsage et les manches courtes sont festonnés en cordonnet lilas ; pantalon et col en broderies anglaises ; bas de fil d'Écosse, brodequins en satin de laine lilas à bouts vernis noirs ; chapeau en paille lustrée et en taffetas blanc orné de bouquets de cerises ; gants de chevreau paille ; poignets de velours lilas.

*Toilette de petit garçon.* — Blouse en popeline bleu Louise, soutachée en lacets noirs avec petits boutons de passementerie noirs ; col, manches de chemise et pantalons en jaconas ; bas écossais blancs et bleus ; brodequins en satin de laine bleu avec bouts vernis noirs ; casquette en paille d'Italie ornée d'une plume blanche et d'un nœud en ruban de taffetas blanc.

### Détails du patron.

Manches à la duchesse à deux bouillons froncés au milieu : ces manches se font en jaconas, en mousseline brodée et en tulle à pois. Le volant peut être formé par une broderie ou par une dentelle.

Bonnet du matin : ce bonnet se fait en jaconas brodé à l'anglaise ou en mousseline brodée au plumetis. La garniture et les brides sont festonnées et brodées ; on peut mettre au bord, pour remplacer le feston, une valenciennaise d'un centimètre de haut.

## ANNE BOLEYN,

TABLEAU DRAMATIQUE.

(SUITE.)

### Scène XVI.

LES MÊMES excepté DEHERAM et MANNOC.

CATHERINE HOWARD. — Ah ! madame, que ne

vous dois-je pas ? et de quel poids je me sens soulagée !...

ANNE BOLEYN. — Oui, nous avons fait sans doute ce dépendait de nous pour prévenir l'effet d'un présage funeste. Mais si le sort voulait que de si bonnes résolutions fussent vaines, ... si un jour l'ambition devenait la plus forte, ... si, comme moi, l'éclat d'une couronne venait t'éblouir, ... Catherine, prends ce livre, ... et conserve-le comme un gage de mon affection !...

CATHERINE HOWARD. — *Traité de la préparation à la mort.*

ANNE BOLEYN. — C'est un présent qui me fut offert par le docteur Érasme, la veille du jour où je fus élevée au trône !...

CATHERINE HOWARD. — Ah ! je m'en souviens !... Ce livre, madame, vous fut apporté par sir François Weston tout ému, et comme saisi d'un secret pressentiment, ...

ANNE BOLEYN. — Et je me pris à rire !... et je défiai le sort !... Qu'en penses-tu maintenant ?... Erasme savait-il prédire si juste ?... et n'eût-il pas mieux valu pour moi épouser un honnête homme, ... être la femme de lord Piercy ? (*Après quelques instants de réflexion.*) Miss Anne Askew, quoique bien jeune alors, vous m'avez donné plus d'un avertissement qu'il eût été sage à moi de ne pas mépriser : permettez-moi de vous adresser, en revanche, quelques conseils dictés par un vif intérêt.

ANNE ASKEW. — Ah ! madame, ...

ANNE BOLEYN. — Malgré ce torrent de larmes versé à la mort de Catherine d'Aragon, et ces regrets fastueux prodigués à sa mémoire, mais déjà en haine de moi, pour rejeter sur moi l'odieux de cette mort, et me punir d'être à mon tour un obstacle à sa passion nouvelle, ... Henri, sachez-le bien, nourrit encore un ressentiment invétéré contre tous les partisans de sa première femme. L'opiniâtreté de sa fille Marie le fatigue, l'irrite : il s'en prend de sa résistance, à ses jeunes compagnes : c'est vous, c'est Catherine Parr qu'il en rend responsables ; et bientôt sa colère peut éclater ; il ne cherche qu'un prétexte. Ce serait assez qu'en matière de foi l'une de vous osât manifester une opinion contraire à la sienne. A vrai dire, je suis peu inquiète pour Catherine Parr : je la crois trop clairvoyante, trop bien avisée pour ne pas se laisser persuader et céder à propos. D'ailleurs, le goût que notre grand théologien s'est toujours senti pour elle la garantirait au besoin contre un orage passager. Ce n'est pas ; miss Askew, que le roi soit insensible à vos charmes. Peut-être même votre beauté sévère aurait elle sur lui plus de prise et d'empire que les grâces de Catherine Parr ; mais il s'effraye de votre esprit fin, de votre inflexible raison : votre supériorité excite sa jalousie ; et si jamais son orgueil se flattait de pouvoir vous convaincre d'erreur, son bonheur serait de vous traduire à son propre tribunal, assuré qu'il est qu'armé du sceptre et du glaive, un pontife roi ne saurait avoir tort. Anne, je connais votre fierté, la har-



diesse de vos reparties... Croyez-moi, son amour-propre offensé serait sans pitié!... vous péririez par l'épée ou par la flamme!...

ANNE ASKEW. — C'est le songe que j'ai fait cette nuit, madame.

ANNE BOLEYN. — Quoi?

ANNE ASKEW. — Avant votre arrivée, je le racontais à lord Wriothesley.... Oui, madame, cette nuit, je rêvais que j'allais mourir!... j'étais sur le bûcher!

CATHERINE HOWARD. — Quel horrible présage!

ANNE ASKEW. — Oh! il ne faut ajouter foi ni à tous les songes ni à toutes les prédictions....

ANNE BOLEYN *baissant la voix*. — Et cependant,... dois-je vous révéler un secret terrible,... un secret que, hormis le médecin de la cour, Norris et moi, tout le monde ignore?

ANNE ASKEW. — Parlez, madame, parlez.

ANNE BOLEYN. — La prophétie d'Élisabeth Barton n'épargne personne!... et déjà la main de Dieu s'est appesantie sur le roi!...

CATHERINE HOWARD. — O ciel! que dites-vous!

ANNE ASKEW. — Et comment?

ANNE BOLEYN. — On dirait que la mort l'a touché!... Oui, déjà cette nature si forte, ce colosse est attaqué!... son sang, naguère si pur, se gâte et se corrompt : une humeur âcre et maligne mord, ronge sa cuisse; et cette plaie subite, où, loin de tous les regards, son œil inquiet s'attache sans cesse avec terreur, lui semble un effet de l'anathème lancé du Vatican!... Il se croit frappé! car l'auteur suprême de tous les maux de Catherine d'Aragon, il le connaît!... il sait bien que c'est lui!... La nuit, le spectre de sa femme lui apparaît, tantôt le menaçant de l'enfer, tantôt priant, intercédant pour lui!... La peur fait chanceler sa raison et glace sa foi!... Épouvanté de sa révolte contre Rome, et de son usurpation, il s'arrache la tiare du front, met les genoux à terre et se bat la poitrine en criant miséricorde!... mais aussitôt qu'il fait jour et que sa souffrance s'est amortie, ses remords se changent en desirs de vengeance. Sa pusillanimité devient de l'audace : sa haine se répand en railleries, en sarcasmes : il insulte, il défie la puissance qui, dans les ténèbres, le tenait prosterné et rampant!... Anne, sa rage peut fondre sur vous!... L'adieu de Marguerite contient la mort!... Et s'il devait en être de vous comme d'Élisabeth Barton,... pauvre enfant!... noble créature!... pauvre Catherine!... (*Elle les presse toutes deux contre son sein.*)

CATHERINE HOWARD. — Mais ce n'est pas moi,... ce n'est pas miss Askew,... c'est toi, grand Dieu! c'est toi qui vas mourir!... et tu t'oublies pour nous?...

ANNE BOLEYN. — Ah! qui sait si ce n'est pas sur moi-même que coulent mes pleurs!... et sur qui pourrais-je épancher ma tendresse? O ma mère!... ô ma bonne grand'mère!... Georges!... malheureux frère! et toi, ma fille, mon Élisabeth, faut-il donc mourir sans vous revoir?... (*D'un ton déchirant.*) Ah! que c'est long!... quelle lente, quelle cruelle agonie!... mes for-

ces s'épuisent... Et si d'autres que vous étaient témoins de ces défaillances?... Si je ne marchais pas au supplice avec un courage tranquille!... quel avantage mes ennemis n'en tireraient-ils pas contre moi?... Mon abattement ou mon silence passerait aux yeux de ce peuple ignorant et crédule pour la preuve ou l'aveu de mes crimes!... Midi?... encore une heure d'attente?... Ah! que c'est long!... ô mon Dieu, mon Dieu, que c'est long!

ANNE ASKEW. — Eh bien, madame, prions, prions ensemble!...

ANNE BOLEYN *s'agenouille devant le crucifix*. — Oui!... ah! je ne puis!... je ne puis!...

ANNE ASKEW. — Madame, songez au bien que vous avez fait!... Quels maux n'avez-vous pas soulagés?... Quelles misères n'avez-vous pas secourues?

(*Des clameurs se font entendre.*)

ANNE BOLEYN *se lève aussitôt*. — Qu'entends-je?... quels sont ces cris?

CATHERINE HOWARD. — Ce sont des cris de joie!

ANNE BOLEYN. — Quoi?... ce serait lui?... avec sa fiancée?... Ils ont devancé l'heure!... ils me croient mortel!... Et je pourrais m'offrir à eux, et les voir à mon aspect pâlir et reculer d'épouvante!

ANNE ASKEW, *qui s'est approchée d'une fenêtre*. — Ah! madame, c'est la princesse Marie!

(*Cris au dehors: Vive, vive la princesse Marie!...*)

*Vive la princesse de Galles!...*

ANNE BOLEYN *transportée*. — Marie!... Marie vient à moi!... elle cède à mes prières!... Oh!... oh! quelle confusion pour mes ennemis!

CATHERINE HOWARD. — Ciel! le duc de Norfolk!

(*La porte du fond s'ouvre: Norfolk, Suffolk, Wriothesley, et les lords commissaires précèdent le vicomte de Rocheford, Norris, Waston et Brereton; ils sont suivis du lord maire, du shérif une baguette blanche à la main, des aldermen, d'une députation des corporations, en tête de laquelle on remarque sir Nicolas Brands. La princesse Marie arrive par la porte de gauche; elle est accompagnée de lady Kingston, de Catherine Parr et du comte de Surrey*)

#### Scène XVII.

LES PRÉCÉDENTS, NORFOLK, SUFFOLK, WRIO-  
THESLEY, LE MARQUIS D'EXETER, LES COMTES  
D'ARUNDEL, D'OXFORD, DE WESTMORELAND,  
DE DERBY, DE WORCESTER, DE RUTLAND, DE  
SUSSEX, DE HUNTINGTON, LE LORD SANDS, LE  
VICOMTE DE ROCHEFORD, NORRIS, WASTON,  
BRERETON, MANNOC, DEHERAM, CULPEPPER,  
LE LORD MAIRE, LES ALDERMEN, LE SHÉRIF, BRANDS,  
LES DÉPUTATIONS DES CORPORATIONS, MARIE, LADY  
KINGSTON, CATHERINE PARR, LE COMTE DE  
SURREY.

ANNE BOLEYN. — Georges!... ah! mon frère!...

LE VICOMTE DE ROCHEFORD. Ah! ma sœur!...

(*Anne se jette dans les bras du vicomte de Rocheford*)



*lui couvre la tête de ses mains et la presse à plusieurs reprises contre ses lèvres; elle se tourne ensuite vers Norris, Waston et Brereton.)*

ANNE BOLEYN. — Amis, amis, ah! que venez-vous faire ici?

NORRIS avec fermeté. — Madame, nous venons mourir glorieusement avec Votre Majesté.

ANNE BOLEYN. — Sir Henri, je sais que vous avez pu racheter votre vie,... que pour m'accuser on vous a vainement offert votre grâce.

NORRIS étendant la main. — Ah! madame, je le jure encore devant Dieu, je subirais mille morts plutôt que de souiller votre réputation!...

ANNE BOLEYN. — A Greenwich, Norris, vous m'aviez sauvé la vie,... ici vous me sauvez l'honneur.... Ah! merci, merci!... *(Elle lui tend la main; Norris, un genou en terre, la baise avec respect. Elle fait quelques pas et regarde Waston et Brereton avec attendrissement.)* Eh bien!... un jour je vous l'ai promis: jamais vous ne me quitterez, vous disais-je,... et quand je devrai mourir, vous serez là,... tous deux.... Ah! malheureux, malheureux enfants!...

WASTON. — Ah! madame, c'était tout mon espoir!...

BRERETON. — Tous mes vœux sont comblés!...

ANNE BOLEYN. — Et vos pauvres mères?... et vos sœurs?... *(Elle leur présente successivement sa main, et tous deux en s'agenouillant la couvrent en silence de baisers et de larmes.)* Marie Wyat, qui vous a vus devant vos juges, m'a dit ce que vous avez été. Je n'attendais pas moins de votre dévouement et de votre courage!... *(Elle regarde autour d'elle.)* Quoi donc, monsieur le comte Wriothsley, votre protégé, sir Marc Smeaton, sera-t-il donc le seul que je ne pourrai revoir?...

WRIOTHSLEY. — Sir Marc Smeaton, milady, a subi son jugement.

ANNE BOLEYN. — Déjà, monsieur!... Et la vie qu'on lui avait promise!... J'entends!... il eût été dangereux de l'amener devant moi,... et de laisser vivre un homme qui pouvait un jour publier ce qu'il savait!... Mais, quoi! avant de mourir, ne s'est-il pas rétracté,... ne m'a-t-il pas déchargée de l'accusation dont il a eu l'infamie de me noircir?

WRIOTHSLEY. — Madame, Marc, avant de monter l'échelle, a confirmé tous ses aveux; en mourant, il confessait encore qu'il recevait la mort justement.

ANNE BOLEYN. — Ah! j'ai bien peur pour son âme!... Dieu le fera souffrir pour avoir menti!... il lui infligera le châtiment dû à tout faux témoignage!... *(S'adressant à son frère et à ses compagnons d'infortune.)* Mes amis, nous prions tous pour lui!... *(Elle s'approche de la princesse Marie.)* Madame, daignez m'excuser,... je vous savais,... je vous sentais là,... près de moi;... mon cœur en était fier!... il battait de joie et de reconnaissance!... et cependant, avant de vous remercier comme je le dois, j'ai voulu que ceux que j'aimai, et dont je cause la mort, reçussent devant Votre Altesse

ces dernières marques de mon affection. Votre présence ici, madame, est pour eux et pour moi un grand sujet d'orgueil et de consolation!... S'il était vrai que je fusse coupable du crime dont ces messieurs ont la prétention de m'avoir convaincue, quelque effronterie qu'ils veuillent bien me prêter, comment, au moment de paraître devant Dieu, aurais-je poussé l'audace jusqu'à me jeter sous vos yeux dans les bras incestueux de mon frère, et de vous offenser avec cette impudeur, vous, lady Marie, qui êtes la vertu et la pureté mêmes!... Ah! je vous le demande, madame, est-ce possible,... est-ce croyable?... *(S'approchant du vicomte de Rocheford et le pressant contre son sein.)* Non, je le jure sur la vie de notre pieuse mère, jamais embrassement ne fut plus pur, plus saint, plus exempt de trouble et de remords!...

*(De nouveaux cris de Vive la princesse Marie! partent du dehors.)*

LE DUC DE NORFOLK. — Que faut-il penser?... Vous ici, lady Marie?... Vous aussi, mon fils?... Entendez-vous ces cris séditieux?... Est-ce donc une insulte à la justice du parlement?... est-ce une alliance avec les ennemis du roi?...

ANNE BOLEYN. — Si la princesse est venue monsieur, c'est que je l'en ai suppliée,... c'est que j'ai un devoir à remplir envers Son Altesse!... *(Prenant avec déférence Marie par la main et la conduisant devant un fauteuil.)* Madame, veuillez vous asseoir.

MARIE. — Devant Votre Majesté? Moi, madame, m'asseoir devant la reine?...

ANNE BOLEYN. — La reine! avez-vous dit... L'ai-je bien entendu?... Est-ce bien vous?... est-ce bien la fille de Catherine d'Aragon?... Quoi! ce nom de reine refusé si courageusement aux menaces de votre père...

MARIE. — Aujourd'hui, madame, votre malheur me l'arrache!... et je vous le donne volontairement.

ANNE BOLEYN. — Quand on veut que je ne sois plus qu'une pauvre condamnée?... Ah! madame!... ah! lady Marie, vous êtes bien noble et bien généreuse!...

LE DUC DE NORFOLK. — Lady Anne Boleyn!... la cour ecclésiastique, après avoir préalablement invoqué le nom de Jésus-Christ, et n'ayant en vue que la plus grande gloire de Dieu, a prononcé que le mariage autrefois contracté, célébré et consommé entre vous et le roi Henri VIII était et avait toujours été nul et invalide, et votre fille Élisabeth incapable de succéder à la couronne.

ANNE BOLEYN. — Quoi donc!... lord Piercy en face de la croix se serait-il démenti!... Non!... non, milord, c'est impossible!...

NORFOLK. — Madame, la preuve de votre engagement mutuel a été découverte. Une lettre de la main de lord Piercy, écrite au cardinal Wolsey, et retrouvée à la secrétairerie d'État, ne laisse plus aucun doute sur le contrat qui vous liait au comte. Milords, messieurs, bon peuple chrétien, sont déclarés traitres à l'État et coupables de lèse-majesté tous ceux qui défendraient



la validité des mariages du roi avec Catherine d'Aragon et avec Anne Boleyn; qui diraient que les enfants de ces deux lits sont légitimes, ou refuseraient de faire hommage aux enfants mâles ou aux filles que Sa Grâce pourrait avoir avec lady Jeanne Seymour qu'elle est sur le point d'épouser, et encore de toute autre femme que le roi épouserait dans la suite. Bon peuple, Sa Majesté accorde un plein pardon à tous ceux de ses sujets qui, pendant les débats de ce procès, se sont rendus coupables de trahison en parlant mal de lady Anne Boleyn ou de sa fille Élisabeth. Toutes lois, défenses ou restrictions à cet égard sont révoquées.

ANNE BOLEYN. — Après de tels affronts, aurait-il bien la cruauté de me laisser vivre?

NORFOLK. — Les douleurs du supplice vous seront du moins épargnées, madame. L'arrêt qui vous condamnait à être brûlée vive ou écartelée, selon le bon plaisir du roi, n'a point reçu l'agrément de Sa Majesté. Notre bon et gracieux souverain, milady, a voulu se montrer clément. Sa justice s'est contentée d'ordonner que la tête vous fût tranchée: vous mourrez par la hache. Sa Majesté vous a fait grâce des flammes.

ANNE BOLEYN *sourit légèrement*. — Merci!... mais que Dieu préserve ma fille et mes amis de la clémence de votre bon et gracieux souverain!...

ANNE ASKEW *indignée*. — Et l'arrêt d'une cour frappe de mort, comme épouse adultère, celle que la sentence d'une autre cour déclare n'être qu'une concubine?... Quel mélange inouï de barbarie et d'absurdité!... Milord comte Wriothesley, comment Votre Seigneurie peut-elle concilier ces deux arrêts?... S'il n'a pas existé de mariage entre le prince et lady Anne, comment est-il possible qu'elle soit coupable d'adultère?... La raison veut que la sentence de mort soit révoquée!...

WRIOTHESLEY. — Vous êtes pointilleuse, ma belle demoiselle!... Moi et le parlement, milady, nous avons pensé qu'il convenait que notre ignorance complète en un cas semblable fût guidée par la science et l'infaillibilité de l'Eglise;... et afin d'être juste envers tout le monde, je prierai instamment miss Anne Askew de vouloir bien considérer qu'avant que les lords spirituels eussent prononcé la nullité du mariage, lady Anne se trouvait déjà condamnée à mourir, et que le second jugement ne saurait avoir la vertu d'annuler l'autre... La mort était acquise, ma chère mademoiselle!...

ANNE BOLEYN. — Admirablement raisonné.... pour un apprenti chancelier!... Je ne mets pas en doute, milord, que vous ne sachiez parfaitement pourquoi vous m'avez condamnée, et si quelqu'un est en état d'examiner ma cause, ce doit être le roi: je l'en regarde comme le meilleur juge. Je ne vous en veux pas. Dieu veuille pardonner à tous ceux qui ont désiré ma fin!... Mais je vous déclare encore que je suis pure de tous les crimes dont vous m'accusez. Dieu, qui lit dans le fond des cœurs, ce juste juge, ce juge des pensées secrètes et des actions des hommes, sait si jamais j'ai trahi

mon époux. Ce que je dis, milord, je le répéterai sur l'échafaud. Et ne croyez pas que je parle ainsi pour éviter la mort; car depuis que je suis en prison, j'ai bien appris à mourir. Quant à mon pauvre frère et à ces autres infortunés, mes prétendus complices, je voudrais souffrir mille morts pour les sauver. Mais puisque telle est la volonté du roi, je les accompagnerai jusqu'au ciel, et nous unirons nos prières pour le prompt repentir et le salut de Sa Majesté!... Je souhaite que Dieu lui pardonne un si grand péché! Puisse-t-il ne pas lui demander, au jour du jugement universel, un compte rigoureux de sa cruauté envers moi. Nous paraîtrons bientôt l'un et l'autre à son tribunal, où, quelque chose que le monde puisse penser de ma conduite, mon innocence sera tout à l'heure démontrée... (*Elle s'approche gracieusement du lord maire*) Soyez le bienvenu, milord. C'est, je crois, Votre Seigneurie qui, dans ce même lieu, m'a fait l'honneur de me complimenter le jour de mon couronnement?

LE LORD MAIRE. — Oui, madame; et malgré tout l'éclat de sa jeunesse, Votre Majesté me parut moins belle encore qu'en ce moment!

ANNE BOLEYN *avec gaieté*. — Je crains, milord, qu'à mon retour de cette cérémonie, Votre Seigneurie ne me trouve le visage un peu changé.

LE LORD MAIRE *au shérif*. — Elle a des mots de Thomas Morus!

LE SHÉRIF. — Oui, c'est la gaieté et l'humeur caustique du chancelier!

LE LORD MAIRE. — C'est une mort semblable, aussi enjouée!...

ANNE BOLEYN *qui s'est approchée des députations*. — Que Dieu soit avec vous tous, messieurs, et avec notre seigneur et maître le roi!... et qu'il lui accorde d'intègres et de fidèles conseillers!... Je pourrais désirer, sans doute, que ceux qui ont cherché à me faire périr fussent plus chrétiens; mais je quitte le monde sans regret, et je vous dis adieu, vous priant de joindre vos prières à celles que je vais adresser à mon Créateur.

LE DUC DE NORFOLK. — Madame, il faut déposer le diadème, le collier et le manteau royal; vous ne pouvez garder les insignes de la royauté.

ANNE BOLEYN *froidement*. — Il n'est pas temps encore, monsieur le duc; avant cela, j'ai à m'acquitter d'un devoir indispensable!... (*Elle s'approche de la princesse Marie*.) Madame, cette fois il faut que vous preniez place dans ce fauteuil.

MARIE. — Vous le voulez, madame?...

ANNE BOLEYN *d'un ton pénétré*. — Je l'exige.

(*Marie s'assied, Anne Boleyn se met à genoux devant elle.*)

MARIE. — Que faites-vous, madame?... à genoux devant moi?...

ANNE BOLEYN. — Cette posture est celle qui convient. Madame, sur mon salut éternel, je le jure encore entre vos mains, j'ai toujours été pour le roi une épouse loyale et fidèle; je ne mérite pas cette mort. Mais j'ai



eu de grands torts envers votre mère et envers vous, j'ai attiré volontairement sur elle et sur vous de cruels affronts; voilà mon crime véritable, et dont j'éprouve un vif repentir. Madame, je vous supplie de me pardonner mes offenses et tout le mal que je vous ai fait.

MARIE *la relevant*. — Madame, miss Catherine Parr et miss Anne Askew en ont été les témoins, ma mère, avant de mourir, vous avait pardonné. Soyez assurée que je ne garde aucun ressentiment de tout ce qui s'est passé. Je plains sincèrement votre malheur.

(Anne détache son manteau et le remet au duc de Suffolk.)

ANNE BOLEYN. — Ce manteau est lourd à porter; mais on le garde peu de temps. Monsieur Charles, lorsque tout à l'heure vous en revêtirez la reine Jeanne Seymour, veuillez, je vous prie, lui dire le vœu que j'ose former pour elle: je lui souhaite de mourir avant que le roi ait cessé de l'aimer. (*Elle prend le diadème placé sur sa tête, et le dépose sur la table près de laquelle se trouve la princesse Marie.*) Madame, c'est devant vous que cette couronne fut mise sur mon front; il était juste qu'elle me fût ôtée en votre présence... Si jamais elle devait revenir entre vos mains, puisse ce retour de votre fortune ne coûter aucun sacrifice à votre cœur, et favoriser toutes vos espérances!

NORFOLK. — Lady Anne, vous aurez à quitter, avec le titre de reine, ceux de princesse et de marquise de Pembroke, dont le roi vous avait précédemment décorée....

ANNE BOLEYN *souriant*. — Ma désobéissance, monsieur, ne saurait jamais être bien longue! (*S'adressant au comte de Surrey.*) Mon cousin, mon ami, il n'a pas été accordé à votre vaillance d'en appeler en ma faveur au jugement de Dieu: les lois de la chevalerie, les pieux usages de notre vieille Angleterre s'en vont avec toutes ses libertés. Il ne vous a pas été permis davantage de venir me défendre à la barre, comme avocat; mais votre plume, je l'espère, fera ce que n'a pu faire votre épée. Poète, le comte de Surrey ne peut pas moins pour ma gloire que Thomas Wyatt ou Clément Marot.

LE COMTE DE SURREY. — Croyez, reine, que je saurai la défendre!...

ANNE BOLEYN. — Puisse cette belle Géraldine, que je crois connaître, devenir un jour la récompense de votre courage et de votre générosité!... (*Elle prend une bourse placée sur la table et la présente à sir Nicolas Brands.*) Monsieur, je prends congé de nos pauvres. Je désire du fond du cœur qu'ils veuillent tous prier pour moi. Voici une grande tragédie!... Vous avez été satisfait, je crois, de la bonne mine que fit le duc de Buckingham en recevant la mort, je me flatte que vous ne serez pas trop mécontent de nous.... Ne faut-il pas aller de bonne grâce où l'on ne peut s'empêcher d'aller?

BRANDS *les larmes aux yeux*. — Ah! madame!... madame!...

ANNE BOLEYN à *Wriothesley*. — Monsieur le comte,

laissez approcher M. Brands.... C'est un grand et difficile connaisseur en toutes choses; il trouvera, j'espère, que je sais bien mourir!...

BRANDS *sanglotant*. — Seigneur Jésus!...

ANNE BOLEYN *avec une légère ironie*. — Pourquoi ces regrets, monsieur?... Votre roi ne me traite-t-il pas avec plus de bonté que je n'ai mérité?... Ses bienfaits ont toujours été croissant pour moi: de simple particulière il m'a faite dame; de dame, marquise; de marquise, reine; et ne pouvant plus m'élever ici-bas, de reine dans ce monde, il va me faire sainte dans l'autre!... Ah! monsieur, ah! c'est bien le plus aimable et le plus gracieux prince qui ait jamais existé!...

### Scène XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, CROMWELL, CRANMER, ÉLISABETH.

(Cranmer tient Élisabeth par la main.)

NORFOLK. — Ciel! Cranmer!

ANNE BOLEYN. — Élisabeth!...

ÉLISABETH *court dans les bras de la reine*. — Ma mère!...

ANNE BOLEYN *la couvre de baisers*. — Ah! mon enfant, tu ne m'as jamais fait tant de bonheur!... (*A Cranmer.*) Quoi, monsieur l'archevêque, le roi aurait-il permis....

CRANMER. — Madame, j'ai fait d'inutiles efforts pour arriver jusqu'à lui: ses ordres étaient formels; mais j'ai couru à l'appartement de la princesse, et personne n'a osé m'arracher votre enfant.

EMPIS, *de l'Académie française*.

(*La fin au prochain numéro.*)

## LAURETTE

OU LE CACHET ROUGE.

(SUITE ET FIN.)

— Oui, oui, lui dis-je, ne soyez pas enfant, ça vaut mieux. Ne l'embrassez pas, mon ami, ne l'embrassez pas, si vous pouvez, ou vous êtes perdu.

Je lui donnai encore une bonne poignée de main, et je le laissai aller. Oh! c'était dur pour moi tout cela.

Il me parut qu'il gardait, ma foi! bien le secret; car ils se promenèrent, bras dessus, bras dessous, pendant un quart d'heure, et ils revinrent, au bord de l'eau, reprendre la corde et la robe qu'un de mes mousses avait repêchées.

La nuit vint tout à coup. C'était le moment que j'avais résolu de prendre. Mais ce moment a duré pour moi jusqu'au jour où nous sommes, et je le trainerai toute ma vie comme un boulet.



Ici le vieux Commandant fut forcé de s'arrêter. Je me gardai de parler, de peur de détourner ses idées; il reprit en se frappant la poitrine :

— Ce moment-là, je vous le dis, je ne peux pas encore le comprendre. Je sentis la colère me prendre aux cheveux, et en même temps je ne sais quoi me faisait obéir et me poussait en avant. J'appelai les officiers, et je dis à l'un d'eux :

— Allons, un canot à la mer. Puisque à présent nous sommes des bourreaux! Vous y mettrez cette femme, et vous l'emmènerez au large, jusqu'à ce que vous entendiez des coups de fusil. Alors vous reviendrez. — Obéir à un morceau de papier! car ce n'était que cela enfin! Il fallait qu'il y eût quelque chose dans l'air qui me poussât. J'entrevis de loin ce jeune homme... oh! c'était affreux à voir!... s'agenouiller devant sa Laurette, et lui baiser les genoux et les pieds. N'est-ce pas que vous trouvez que j'étais bien malheureux?...

Je criai comme un fou : — Séparez-les, nous sommes tous des scélérats. — Séparez-les... La pauvre République est un corps mort! Directeurs, Directoire, c'en est la vermine! Je quitte la mer! Je ne crains pas tous vos avocats; qu'on leur dise ce que je dis, qu'est-ce que ça me fait? Ah! je me souciais bien d'eux en effet! J'aurais voulu les tenir, je les aurais fait fusiller tous les cinq, les coquins! Oh! je l'aurais fait; je me souciais de la vie comme de l'eau qui tombe là, tenez... Je m'en souciais bien!... une vie comme la mienne... Ah bien oui! pauvre vie... va!...

Et la voix du Commandant s'éteignit peu à peu et devint aussi incertaine que ses paroles; et il marcha en se mordant les lèvres et en fronçant le sourcil dans une distraction terrible et farouche. Il avait de petits mouvements convulsifs et donnait à son mulet des coups du fourreau de son épée, comme s'il eût voulu le tuer. Ce qui m'étonna, ce fut de voir la peau jaune de sa figure devenir d'un rouge foncé. Il défit et entr'ouvrit violemment son habit sur sa poitrine, la découvrant au vent et à la pluie. Nous continuâmes ainsi à marcher dans un grand silence. Je vis bien qu'il ne parlerait plus de lui-même, et qu'il fallait me résoudre à questionner.

— Je comprends bien, lui dis-je, comme s'il eût fini son histoire, qu'après une aventure aussi cruelle, on prenne son métier en horreur.

— Oh! le métier; êtes-vous fou? me dit-il brusquement, ce n'est pas le métier! Jamais le capitaine d'un bâtiment ne sera obligé d'être un bourreau, sinon quand viendront des gouvernements d'assassins et de voleurs, qui profiteront de l'habitude qu'a un pauvre homme d'obéir aveuglément, d'obéir toujours, d'obéir comme une malheureuse mécanique, malgré son cœur.

En même temps il tira de sa poche un mouchoir rouge dans lequel il se mit à pleurer comme un enfant. Je m'arrêtai un moment comme pour arranger mon étrier, et, restant derrière la charrette, je marchai quelque temps à la suite, sentant qu'il serait hu-

milié si je voyais trop clairement ses larmes abondantes.

J'avais deviné juste, car, au bout d'un quart d'heure environ, il vint aussi derrière son pauvre équipage, et me demanda si je n'avais pas de rasoirs dans mon porte-manteau; à quoi je lui répondis simplement que, n'ayant pas encore de barbe, cela m'était fort inutile. Mais il n'y tenait pas, c'était pour parler d'autre chose. Je m'aperçus cependant avec plaisir qu'il revenait à son histoire, car il me dit tout à coup :

— Vous n'avez jamais vu de vaisseau de votre vie, n'est-ce pas?

— Je n'en ai vu, dis-je, qu'au Panorama de Paris, et je ne me fie pas beaucoup à la science maritime que j'en ai tirée.

— Vous ne savez pas, par conséquent, ce que c'est que le bossoir?

— Je ne m'en doute pas, dis-je.

— C'est une espèce de terrasse de poutres qui sort de l'avant du navire, et d'où l'on jette l'ancre en mer. Quand on fusille un homme, on le fait placer là ordinairement, ajouta-t-il plus bas.

— Ah! je comprends, parce qu'il tombe de là dans la mer.

Il ne répondit pas, et se mit à décrire toutes les sortes de canots que peut porter un brick, et leur position dans le bâtiment; et puis, sans ordre dans ses idées, il continua son récit avec cet air affecté d'insouciance que de longs services donnent infailliblement, parce qu'il faut montrer à ses inférieurs le mépris du danger, le mépris des hommes, le mépris de la vie, le mépris de la mort et le mépris de soi-même; et tout cela cache, sous une dure enveloppe, presque toujours une sensibilité profonde. — La dureté de l'homme de guerre est comme un masque de fer sur un noble visage, comme un cachot de pierre qui renferme un prisonnier royal.

— Ces embarcations tiennent six hommes. Ils s'y jetèrent et emportèrent Laure avec eux, sans qu'elle eût le temps de crier et de parler. Oh! voici une chose dont aucun honnête homme ne peut se consoler quand il en est cause. On a beau dire, on n'oublie pas une chose pareille!... Ah! quel temps il fait! — Quel diable m'a poussé à raconter ça! quand je raconte cela, je ne peux plus m'arrêter, c'est fini. C'est une histoire qui me grise comme le vin de Jurançon. — Ah! quel temps il fait! — Mon manteau est traversé.

Je vous parlais, je crois, encore de cette petite Laurette! — La pauvre femme! — Qu'il y a des gens maladroits dans le monde! l'officier fut assez sot pour conduire le canot en avant du brick. Après cela, il est vrai de dire qu'on ne peut pas tout prévoir. Moi je comptais sur la nuit pour cacher l'affaire, et je ne pensais pas à la lumière des douze fusils faisant feu à la fois. Et, ma foi! du canot elle vit son mari tomber à la mer fusillé.

S'il y a un Dieu là-haut, il sait comment arriva ce que je vais vous dire; moi je ne le sais pas, mais on l'a vu et entendu comme je vous vois et vous entend.



Au moment du feu, elle porta la main à sa tête comme si une balle l'avait frappée au front, et s'assit dans le canot sans s'évanouir, sans crier, sans parler, et revint au brick quand on voulut et comme on voulut. J'allai à elle, je lui parlai longtemps et le mieux que je pus. Elle avait l'air de m'écouter et me regardait en face en se frottant le front. Elle ne comprenait pas, et elle avait le front rouge et le visage tout pâle. Elle tremblait de tous ses membres comme ayant peur de tout le monde. Ça lui est resté. Elle est encore de même, la pauvre petite! idiote, ou comme imbécile, ou folle, comme vous voudrez. Jamais on n'en a tiré une parole, si ce n'est quand elle dit qu'on lui ôte ce qu'elle a dans la tête.

De ce moment-là je devins aussi triste qu'elle, et je sentis quelque chose en moi qui me disait : *Reste devant elle jusqu'à la fin de tes jours, et garde-la*; je l'ai fait. Quand je revins en France, je demandai à passer avec mon grade dans les troupes de terre, ayant pris la mer en haine, parce que j'y avais jeté du sang innocent. Je cherchai la famille de Laure. Sa mère était morte. Ses sœurs, à qui je la conduisis folle, n'en voulurent pas, et m'offrirent de la mettre à Charenton. Je leur tournai le dos, et je la gardai avec moi.

— Ah! mon Dieu! si vous voulez la voir, mon camarade, il ne tient qu'à vous.

— Serait-elle là dedans? lui dis-je.

— Certainement! tenez! attendez.. — Hô! hô! la mule...

Et il arrêta son pauvre mulet, qui me parut charmé que j'eusse fait cette question. En même temps il souleva la toile cirée de sa petite charrette, comme pour arranger la paille qui la remplissait presque, et je vis quelque chose de bien douloureux. Je vis deux yeux bleus, démesurés de grandeur, admirables de forme, sortant d'une tête pâle, amaigrie et longue, inondée de cheveux blonds, tout plats. Je ne vis, en vérité, que ces deux yeux, qui étaient tout dans cette pauvre femme, car le reste était mort. Son front était rouge; ses joues creuses et blanches avaient des pommettes bleuâtres; elle était accroupie au milieu de la paille, si bien qu'on en voyait à peine sortir ses deux genoux, sur lesquels elle jouait aux dominos toute seule. Elle nous regarda un moment, trembla longtemps, me sourit un peu, et se remit à jouer. Il me parut qu'elle s'appliquait à comprendre comment sa main droite battrait sa main gauche.

— Voyez-vous, il y a un mois qu'elle joue cette partie-là, me dit le chef de bataillon; demain ce sera peut-être un autre jeu qui durera longtemps. C'est drôle, hein?

En même temps il se mit à replacer la toile cirée de son schako, que la pluie avait un peu dérangée.

— Pauvre Laurette! dis-je, tu as perdu pour toujours, va.

J'approchai mon cheval de la charrette, et je lui tendis la main; elle me donna la sienne machinalement,

et en souriant avec beaucoup de douceur. Je remarquai avec étonnement qu'elle avait à ses longs doigts deux bagues de diamants; je pensai que c'étaient encore les bagues de sa mère, et je me demandai comment la misère les avait laissées là. Pour un monde entier je n'en aurais pas fait l'observation au vieux commandant; mais comme il me suivait des yeux, et voyait les miens arrêtés sur les doigts de Laure, il me dit avec un certain air d'orgueil :

— Ce sont d'assez gros diamants, n'est-ce pas?

Ils pourraient avoir leur prix dans l'occasion, mais je n'ai pas voulu qu'elle s'en séparât, la pauvre enfant. Quand on y touche, elle pleure, elle ne les quitte pas. Du reste elle ne se plaint jamais, et elle peut coudre de temps en temps. J'ai tenu parole à son pauvre petit mari, et, en vérité, je ne m'en repens pas. Je ne l'ai jamais quittée, et j'ai dit partout que c'était ma fille qui était folle. On a respecté ça. A l'armée tout s'arrange mieux qu'on ne le croit à Paris, allez! — Elle a fait toutes les guerres de l'Empereur avec moi, et je l'ai toujours tirée d'affaire. Je la tenais toujours chaudement. Avec de la paille et une petite voiture, ce n'est jamais impossible. Elle avait une tenue assez soignée, et moi, étant chef de bataillon, avec une bonne paye, ma pension de la Légion d'honneur et le mois Napoléon, dont la solde était double, dans le temps, j'étais tout à fait au courant de mon affaire, et elle ne me gênait pas. Au contraire, ses enfantillages faisaient rire quelquefois les officiers du 7<sup>e</sup> léger.

Alors il s'approcha d'elle et lui frappa sur l'épaule, comme il eût fait à son petit mulet.

— Eh bien, ma fille! dis donc, parle donc un peu au lieutenant qui est là; voyons, un petit signe de tête.

Elle se remit à ses dominos.

— Oh! dit-il, c'est qu'elle est un peu farouche aujourd'hui, parce qu'il pleut. Cependant elle ne s'enrhume jamais. Les fous, ça n'est jamais malade, c'est commode de ce côté-là. A la Bérésina et dans toute la retraite de Moscou, elle allait nu-tête.

— Allons, ma fille, joue toujours; va, ne t'inquiète pas de nous; fais ta volonté, va, Laurette.

Elle lui prit la main qu'il appuyait sur son épaule, une grosse main noire et ridée; elle la porta timidement à ses lèvres et la baisa comme une pauvre esclave. Je me sentis le cœur serré par ce baiser, et je tournai bride violemment.

— Voulons-nous continuer notre marche, commandant? lui dis-je; la nuit viendra avant que nous soyons à Béthune.

Le commandant racla soigneusement avec le bout de son sabre la boue jaune qui chargeait ses bottes: ensuite il monta sur le marchepied de la charrette, ramena sur la tête de Laure le capuchon de drap d'un petit manteau qu'elle avait. Il ôta sa cravate de soie noire et la mit autour du cou de sa fille adoptive, après quoi il donna le coup de pied au mulet, fit son mouvement d'épaule et dit :



— En route, mauvaise troupe ! — Et nous repartîmes.

La pluie tombait toujours tristement ; le ciel gris et la terre grise s'étendaient sans fin ; une sorte de lumière terne, un pâle soleil, tout mouillé, s'abaissait derrière de grands moulins qui ne tournaient pas. Nous retombâmes dans un grand silence.

Je regardai mon vieux commandant ; il marchait à grands pas, avec une vigueur toujours soutenue, tandis que son mulet n'en pouvait plus, et que mon cheval même commençait à baisser la tête. Ce brave homme ôtait de temps à autre son schako pour essuyer son front chauve et quelques cheveux gris de sa tête, ou ses gros sourcils, ou ses moustaches blanches, d'où tombait la pluie. Il ne s'inquiétait pas de l'effet qu'avait pu faire sur moi son récit. Il ne s'était fait ni meilleur ni plus mauvais qu'il n'était. Il n'avait pas daigné se dessiner. Il ne pensait pas à lui-même, et au bout d'un quart d'heure il entama sur le même ton une histoire bien plus longue sur une campagne du maréchal Masséna, où il avait formé son bataillon en carré contre je ne sais quelle cavalerie. Je ne l'écoutais pas, quoiqu'il s'échauffât pour me démontrer la supériorité du fantasin sur le cavalier.

La nuit vint, nous n'allions pas vite. La boue devenait plus épaisse et plus profonde. Rien sur la route et rien au bout. Nous nous arrêtasmes au pied d'un arbre mort, le seul arbre du chemin. Il donna d'abord ses soins à son mulet, comme moi à mon cheval. Ensuite il regarda dans la charrette, comme une mère dans le berceau de son enfant. Je l'entendais qui disait : — Allons, ma fille, mets cette redingote sur tes pieds, et tâche de dormir. — Allons, c'est bien ! elle n'a pas une goutte de pluie. — Ah, diable ! elle a cassé ma montre, que je lui avais laissée au cou ! — Oh ! ma pauvre montre d'argent ! — Allons ! c'est égal ; mon enfant, tâche de dormir. Voilà le beau temps qui va venir bientôt. — C'est drôle ! elle a toujours la fièvre ; les folles sont comme ça. Tiens, voilà du chocolat pour toi, mon enfant.

Il appuya la charrette à l'arbre, et nous nous assimes sous les roues, à l'abri de l'éternelle ondée, partageant un petit pain à lui et un à moi ; mauvais souper.

— Je suis fâché que nous n'ayons que ça, dit-il ; mais ça vaut mieux que du cheval cuit sous la cendre avec de la poudre dessus, en manière de sel, comme on en mangeait en Russie. La pauvre petite femme, il faut bien que je lui donne ce que j'ai de mieux ; vous voyez que je la mets toujours à part. Elle ne peut pas souffrir le voisinage d'un homme depuis l'affaire de la lettre. Je suis vieux, et elle a l'air de croire que je suis son père ; malgré cela elle m'étranglerait si je voulais l'embrasser seulement sur le front. L'éducation leur laisse toujours quelque chose, à ce qu'il paraît, car je ne l'ai jamais vue oublier de se cacher comme une religieuse. — C'est drôle, hein ?

Comme il parlait d'elle de cette manière, nous l'en-

tendîmes soupirer et dire : *Otez ce plomb ! ôtez-moi ce plomb !* Je me levai, il me fit rasseoir.

— Restez, restez, me dit-il, ce n'est rien ; elle dit ça toute sa vie, parce qu'elle croit toujours sentir une balle dans sa tête. Ça ne l'empêche pas de faire tout ce qu'on lui dit, et cela avec beaucoup de douceur.

Je me tus, en l'écoutant avec tristesse. Je me mis à calculer que, de 1797 à 1815, où nous étions, dix-huit années s'étaient ainsi passées pour cet homme.

— Je demeurai longtemps en silence à côté de lui, cherchant à me rendre compte de ce caractère et de cette destinée. Ensuite, à propos de rien, je lui donnai une poignée de main pleine d'enthousiasme. Il en fut tout étonné.

— Vous êtes un digne homme, lui dis-je. Il me répondit :

— Eh ! pourquoi donc ? Est-ce à cause de cette pauvre femme ?... Vous sentez bien, mon enfant, que c'était un devoir. Il y a longtemps que j'ai fait abnégation.

Et il me parla encore de Masséna.

Le lendemain, au jour, nous arrivâmes à Béthune, petite ville laide et fortifiée, où l'on dirait que les remparts, en resserrant leur cercle, ont pressé les maisons l'une sur l'autre. Tout y était en confusion, c'était le moment d'une alerte. Les habitants commençaient à retirer les drapeaux blancs des fenêtres, et à coudre les trois couleurs dans leurs maisons. Les tambours battaient la générale ; les trompettes sonnaient à cheval par ordre de M. le duc de Berry. Les longues charrettes picardes portaient les cent-suisse et leurs bagages ; les canons des gardes du corps courant aux remparts, les voitures des princes, les escadrons des compagnies rouges se formant, encombraient la ville. La vue des gendarmes du roi et des mousquetaires me fit oublier mon vieux compagnon de route. Je joignis ma compagnie, et je perdis dans la foule la petite charrette et ses pauvres habitants. A mon grand regret, c'était pour toujours que je les perdais.

Ce fut la première fois de ma vie que je lus au fond d'un vrai cœur de soldat. Cette rencontre me révéla une nature d'homme qui m'était inconnue, et que le pays connaît mal et ne traite pas bien ; je la plaçai dès lors très-haut dans mon estime. J'ai souvent cherché depuis autour de moi quelque homme semblable à celui-là, et capable de cette abnégation de soi-même entière et insouciant. Or, durant quatorze années que j'ai vécu dans l'armée, ce n'est qu'en elle, et surtout dans les rangs dédaignés et pauvres de l'infanterie, que j'ai retrouvé ces hommes de caractère antique, poussant le sentiment du devoir jusqu'à ses dernières conséquences, n'ayant ni remords de l'obéissance ni honte de la pauvreté, simples de mœurs et de langage, fiers de la gloire du pays et insouciant de la leur propre, s'enfermant avec plaisir dans leur obscurité, et partageant avec les malheureux le pain noir qu'ils payent de leur sang.

J'ignorai longtemps ce qu'était devenu ce pauvre



chef de bataillon, d'autant plus qu'il ne m'avait pas dit son nom et que je ne le lui avais pas demandé. Un jour cependant, au café, en 1825, je crois, un vieux capitaine d'infanterie de ligne à qui je le décrivis, en attendant la parade, me dit :

— Eh! pardieu, mon cher, je l'ai connu, le pauvre diable! C'était un brave homme; il a été *descendu* par un boulet à Waterloo. Il avait en effet laissé aux bagages une espèce de fille folle que nous menâmes à l'hôpital d'Amiens, en allant à l'armée de la Loire, et qui y mourut, furieuse, au bout de trois jours.

— Je le crois bien, dis-je; elle n'avait plus son père nourricier!

— Ah bah! *père!* qu'est-ce que vous dites donc? ajouta-t-il d'un air qu'il voulait rendre fin et licencieux.

— Je dis qu'on bat le rappel, repris-je en sortant.

— Et moi aussi, j'ai fait abnégation.

Le comte ALFRED DE VIGNY.

## LIBRAIRIE NOUVELLE.

La Librairie Nouvelle, cette librairie de la fashion et de l'élégance, vient de mettre en vente deux jolis volumes que toutes nos abonnées voudront avoir dans leur boudoir : c'est d'abord la *Comédie en Espagne*, par M. Paulin Limayrac, dont nous donnerons une scène dans notre prochain numéro; c'est ensuite *Ce qu'on rêve en aimant*, poésies nouvelles de madame Louise Colet, suivies de l'*Acropole d'Athènes*, poème couronné par l'Académie française, dont voici un fragment qui intéressera nos lectrices.

Le voilà ce temple sans tache,  
Blanc comme un vêtement sacré!  
Comme la neige qui s'attache  
Au front du Parnasse éthéré!  
Éblouissante colonnade  
Que Zéphire va caressant;  
Le voilà tournant sa façade  
Aux feux du matin rougissant!

Son fronton monte et se décore  
De tout l'Olympe radieux :  
Minerve, qu'éclaire l'aurore,  
Apparaît au milieu des dieux!  
Et de l'autre côté du temple  
Par le couchant illuminé,  
Victorieuse elle contemple  
Neptune à ses pieds enchaîné!

Sur la frise où le jour palpite  
Semblent hennir les coursiers blancs;  
Un char vainqueur se précipite,  
Suivi de chars étincelants;

Des vierges aux longues tuniques  
Portent des amphores de miel,  
Et les pains que leurs doigts pudiques  
Viennent de pétrir pour l'autel.

On dirait leurs robes mouvantes,  
Leurs cheveux frémissent à l'air :  
Ces formes sont-elles vivantes?  
Est-ce le marbre? est-ce la chair?  
C'est plus que la vie éphémère,  
C'est le souffle de Phidias  
Qui donne un corps aux dieux d'Homère  
Et qui vient d'animer Pallas!

Entrons dans la chambre sacrée;  
Elle est là sur son piédestal;  
A sa belle tête inspirée  
Brille le cimier triomphal;  
Sa bouche est souriante et fière,  
Son nez droit, son front sérieux,  
Deux grands saphirs sous sa paupière  
Simulent l'azur de ses yeux.

Sous son casque sa chevelure  
Vers le cou va se ramassant;  
Sur sa taille superbe et pure  
En longs plis sa robe descend :  
Une de ses mains tient la lance,  
L'autre la Victoire; à ses pieds  
Gît son bouclier d'or, immense,  
Où les Géants sont châtiés.

Sa chaussure, pour broderies,  
A des monstres domptés ou morts.  
L'ivoire, l'or, les pierreries,  
Les perles, recouvrent son corps;  
Sur la beauté de la matière  
L'idéal jette son rayon,  
Et Pallas, dans son sanctuaire,  
Devient l'âme du Parthénon!

Colossale, passant du front le blanc portique,  
En bronze, elle est debout sur le seuil, de sa pique  
Elle touche le ciel; et les vaisseaux en mer  
Aperçoivent de loin son aigrette dans l'air.  
Sur le mont Pentélique, au fond, dans la campagne,  
Ayant pour piédestal un bloc de la montagne,  
C'est elle encor!.....

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS. : *Si ma femme le savait!*  
vaudeville en deux actes de MM. Lubize et Lange.  
— Nouvelles diverses des théâtres.

O naïf M. Grospéron, qui répétez : Si ma femme le savait! en poursuivant au bal champêtre du *Grand-*



*Chèvrefeuille*, comme un étudiant de première année, deux petites grisettes pas trop farouches, et qui inquiètent la pudeur du sergent de ville par les excentricités de votre danse archaïquement immodeste ! Cachée derrière un massif de verdure, votre légitime vous voit exécuter un cancan patriarcal, et dont les figures, inconnues à la génération nouvelle, remontent au lendemain de la révolution de 1830.

Quand vous offrez des bouquets, des tranches de pâté et des louis à cette fringante Lélia, à cette gaillarde Élodie, qui n'a rien de commun avec l'amante du Solitaire, l'œil conjugal vous épie et vous suit dans tous vos déportements quinquagénaires.

Contre la muraille de la mansarde où vous montez en haletant un peu après les lestes grisettes est déjà appuyée une conque auditive accoutumée à s'appuyer sur votre oreiller. — On entend vos moindres paroles, gros libertin, scandées par les éclats de rire des péronnelles.

Heureusement que vos escapades ont un but moral, comme il convient à un gaillard dont les rares cheveux ont reçu à poignée le poivre et le sel de l'âge, et que c'est comme père et non comme amoureux que vous courez les bastringues après un fruit de vos précoces amours. Madame Grespéron est bonne femme et ne se fâche pas trop quand vous mariez Lélia, votre fille et non votre maîtresse, au pharmacien qu'elle a rêvé.

Leclère est fort drôle dans le rôle de Grespéron, et mademoiselle Eudoxie Laurent est une très-gentille Lélia.

Au théâtre de la Gaîté, on prépare la reprise des *Mousquetaires* d'Alexandre Dumas. C'est Rouvière, l'acteur inspiré, le *Hamlet* fatal et sombre, qui jouera le principal rôle. Rouvière étudie, nous assure-t-on, l'*Otello*, de M. de Vigny, qu'il jouera, soit à la Porte-Saint-Martin, soit à la Gaîté, après les *Mousquetaires*. Rouvière sera un *Otello* passionné et mélancolique digne de nous faire oublier les acteurs anglais qu'il a surpassés dans le rôle d'*Hamlet*.

Le théâtre impérial de l'Opéra (c'est ainsi que s'appellera désormais notre première scène lyrique) a rouvert lundi avec la *Favorite*. La rentrée de madame Stolz et de Gueymard a été des plus brillantes.

Sophie Cruvelli est arrivée de Londres dans le courant de la semaine passée. Elle a dû partir le 24 ou le 25 pour sa tournée provinciale avec Tamberlik et les autres artistes; elle n'est engagée à chanter que dans des opéras, et non des festivals.

Les *Mousquetaires de la reine* ont été joués vendredi devant une nombreuse assemblée. Sauf Hermann Léon, à qui le rôle du capitaine Roland appartient depuis l'origine, l'ouvrage était interprété par la jeune troupe de l'Opéra-Comique. Le rôle d'Olivier nous avait fait connaître Puget dans ses débuts, et c'est toujours un de ceux dans lesquels il se distingue le plus comme

acteur et chanteur. Mademoiselle Boulard est charmante de naïveté gracieuse et tendre dans le rôle d'Athénaïs, et mademoiselle Larcéna dit celui de Berthe en comédienne très-spirituelle. Riquier-Delaunay succède à Moker avec le moins de désavantage possible.

Samedi passé a eu lieu la reprise de *Marco Spada*. Mademoiselle Caroline Duprez reparaisait dans le rôle d'Angela, et Faure remplissait pour la première fois celui du baron de Torida, créé par Battaille. Les autres rôles étaient tenus, comme le premier jour, par Jourdan, Bussine, Couderc, Carvalho et mademoiselle Favel.

La réouverture du Théâtre-Italien aura lieu le mardi 3 octobre prochain, sous la même direction que l'année précédente, mais non pas avec la même troupe. Nous y retrouverons cependant madame Frezzolini, la grande cantatrice, dont le succès a été si éclatant parmi nous. A côté d'elle brillera madame Bosio, qui, au grand Opéra français, n'était pas tout à fait à sa place. Nous ferons connaissance avec Gassier, l'excellent baryton, qui du Conservatoire et de l'Opéra-Comique émigra si vite en pays étranger, où il est devenu célèbre, ainsi qu'avec sa femme, jeune cantatrice espagnole, dont on dit des merveilles. Nous entendrons pour la première fois madame Borghi-Mamo, contralto renommé en Italie. Pour ténors, nous aurions Bettini, Baucardé, Neri Baraldi, et nous reverrons parmi les basses et barytons Napoleone Rossi, Dalle-Aste, Graziani, escortés d'autres artistes plus ou moins connus. Dans le nombre des ouvrages nouveaux qui doivent être joués, on cite *Rigoletto* et *Il Trovatore*, de Verdi; l'*Ultimo de Clodovei*, de Pacini; *Leonora*, de Mercadante, et *Don Bucefalo*, de Cagnoni.

LÉOPOLD DANJEAU.

La Galerie de COSTUMES COSMOPOLITES, qui comptait déjà dix costumes russes et dix costumes turcs, vient de s'augmenter de nouveaux costumes des bords de la mer Noire, rapportés et dessinés par M. Laurens. Cet artiste continue la série de costumes de tous les pays sur lesquels se passent les événements de la guerre actuelle. On pourra donc, à l'aide de la Galerie cosmopolite, voir pour ainsi dire les peuples dont il est parlé chaque jour dans toutes les feuilles publiques.

Les PETITS ALBUMS POUR RIRE, à 20 centimes, obtiennent un fort grand succès, qu'ils doivent à leur bon marché, sans doute, mais aussi à la commodité de leur format, qui en fait un agréable passe-temps pour les voyages en chemin de fer, en bateau à vapeur et en diligence. Ces petites collections de dessins comiques forment aussi de très-gentils recueils pour les soirées de la ville et de la campagne.

Paris. — Typographie PLON frères, rue Garancière, 8.